

l'Humanité.fr

## Ce que l'épidémie de sida a fait aux artistes

Art contemporain. Inspirée par la critique d'art et militante féministe Elisabeth Lebovici, « Exposé.es » donne une vision sensible du sida, entre intimité et solidarité collective. Expression chorale de 35 artistes, cette exposition nous fait ressentir plus que jamais la fragilité du vivant. C'est à partir d'un ouvrage d'Élisabeth Lebovici, *Ce que le sida m'a fait. Art et activisme à la fin du XX e siècle* (2017), que se tisse le parcours de l'exposition. Afin de rendre tangible le mouvement entre l'art, la théorie et la vie qui a prévalu à la naissance des nouvelles façons d'envisager le monde rassemblées ici, elle a préféré les situer au moment où ces questions sont impulsées par les actions dans l'espace public.

Présentée au Palais de Tokyo et au Centre national de la danse, où sont notamment montrées les performances de l'artiste Jimmy Robert, « Exposé.es » travaille à partir des outils de luttes réactivés par les injustices face à l'épidémie du sida à une période où, après Mai 68 et la répression des mouvements de gauche qui s'est ensuivie, tout semblait rentrer dans l'ordre néolibéral. En tant que féministe, Élisabeth Lebovici met à l'honneur les multiples inventions et performances qui ont été inspirées par les mouvements de libération des femmes des années 1970.

Expression chorale de 35 artistes, le chemin dans les différents espaces est très touffu, d'autant que les œuvres se cristallisent bien souvent à partir de propos collectifs. Ainsi Yann Beauvais sature l'espace de son installation vidéo d'un palimpseste d'écritures transmises par les voix de victimes. Différents chapitres, différentes temporalités sont distinguées ici, de l'accompagnement vers une mort cachée, devenue un véritable tabou dans nos sociétés hygiénistes, les prises de conscience du système immunitaire, séquence avant l'arrivée des trithérapies en 1996, puis celui du cheminement vers la vie.

Appel à l'émancipation

Cette traversée complexe donne lieu à des objets hétérogènes telles des cartes corporelles créées par des femmes sud-africaines et conçues pour se retrouver en tant que sujet à part entière ou bien, pour ne citer que celle-ci, l'action de l'artiste Zoe Leonard remplaçant dans une salle de musée des portraits d'hommes par les photos d'un sexe féminin.

La lutte contre un système qui engendre « l'exposition » de tout un chacun à des virus fédère toutes ces œuvres en un propos commun. Derrière toutes ces pratiques souffle un appel à l'émancipation. Tous ces acteurs s'érigent contre une quelconque assignation à une norme, à une sorte d'eugénisme dicté par la concurrence généralisée entre individus étiquetés de surcroît selon leur classe sociale.

Il ne s'agit pas ici prendre seulement du recul sur toutes les questions soulevées par la lutte contre le sida, mais de donner l'espace nécessaire à des œuvres afin de rendre présentes leur actualité et les vibrations sensibles qu'elles dégagent. Ainsi, le travail de l'artiste Philippe Thomas rappelle la justesse de son propos alors qu'en créant une fiction, l'agence Les ready-made appartient à tout le monde, il fait disparaître la notion d'auteur démiurge tout en pointant la globalisation marchande.

Michel Journiac et Nan Goldin

De nombreuses œuvres vidéo, également, comme le pléthorique *Journal Annales* de l'artiste militant Lionel Soukaz dont un montage, extrait des 2 000 heures de rushes déposés à la BNF et réalisé avec Stéphane Gérard, capte tous les moments du quotidien d'un militant, ses interrogations, sa liberté de parole incroyable et surtout son humour qui dynamite tout. D'autres images en mouvement, soit en grand format, projetées dans l'obscurité d'une salle de cinéma, telle *Before and After* (réalisé pour l'occasion, 2023), celle de Gregg Bordowitz, troisième opus d'un projet au long cours, *Fast Trip. Long Drop*, composé de formes hybrides, de documentaires parodiques renversant les genres télévisuels, par exemple ; soit des formes brèves sur l'écran de moniteurs incrustés dans les cimaises, tel *Snow Job : The media Hysteria of AIDS* (1986), qui reprend toute la paranoïa malsaine drainée par les mass media.

Des hommages comme celui de Jesse Darling à Félix Gonzalez-Torres, un artiste phare des années 1990. Une salle dédiée aux amitiés, où l'on rencontre la pratique corporelle de Michel Journiac autour de la notion de « transmutation », les photos de Nan Goldin, qui aujourd'hui se bat contre les opioïdes. Si les œuvres ne suffisaient pas à lier la question du sida à l'actualité des pandémies, un excellent texte de Mylène Ferrand paru dans la

publication qui accompagne cette manifestation fait le point sur les origines coloniales du sida et la façon dont l'économie extractive empiète sur les zoonoses, tout en affaiblissant les peuples autochtones surexploités, et cela dès le début du XX e siècle. Cette vision sensible du sida que l'art démultiplie, entre intimité et solidarité collective, nous fait ressentir la fragilité du vivant qui constitue nos écosystèmes au moment où le Covid a encore une fois mis au jour les incuries d'un système capitaliste insoutenable.